



MARIO
BOLDUC
TSIGANES

SUR LES TRACES
DE MAX O'BRIEN

EXPRESSION
NOIRE

MARIO

BOLDUC

TSIGANES



CARTE DE L'EUROPE DE L'EST
ET DÉTAIL DE LA ROUMANIE

PREMIÈRE PARTIE

LE FILS DE L'EMPEREUR

1

Auschwitz-Birkenau, 23 août 1943

En très mauvais état, le Paolo Soprani – l'un des supports de la mécanique était décollé, et une partie du placage se trouvait à moitié arrachée. Normalement, il aurait fallu le jeter aux vidanges, cet accordéon, ce *gormonya*. Mais le jeune Emil Rosca avait démonté le clavier à boutons, remis en état le fond de la table et recollé les deux supports, en plus de les renforcer par des tiges filetées fabriquées à partir de vieux barbelés. Ce trou aussi, en plein milieu du soufflet. Un désastre. Son propriétaire était tombé du wagon, la tête la première, probablement. Il avait essayé de se protéger avec l'instrument. N'avait réussi qu'à le briser, là. Une déchirure de cinq centimètres, au moins. Emil se servit d'un morceau de carton récupéré d'une valise abandonnée, qu'il avait rabattu contre le pli du soufflet. Pour la courroie, une vieille ceinture subtilisée au dépôt du camp, le *Effektenlager*, qu'on appelait aussi « Canada », là où les vêtements et les objets de valeur des nouveaux détenus étaient entreposés. Des malheureux qui sortaient de la douche, au fond du terrain, pour l'enregistrement et l'attribution d'un numéro matricule. À Auschwitz, des chiffres inscrits

directement sur l'avant-bras gauche. Ou sur la jambe, dans le cas des enfants dont le bras étaient trop maigres. On passait ensuite de l'encre de Chine dans la blessure qui saignait.

Emil n'était pas dupe. Affecté à la désinfection des vêtements, il se rendait bien compte que plusieurs nouveaux arrivants envoyés en quarantaine prenaient ensuite le chemin de la douche ultime. La « der des ders », disaient les anciens. La « casserole », murmuraient les autres. À toute heure du jour, la fumée s'élevait derrière les baraquements, là-bas, en provenance des fours crématoires. Emil s'étonnait chaque fois : c'était plus rapide de faire disparaître un convoi complet de la surface de la terre que de venir à bout de la décontamination des vêtements de ces pauvres gens.

Une cinquantaine environ, affectés à la corvée, tous prisonniers tsiganes du BIIe, le *Zigeunerlager*. La plupart d'entre eux plus vieux, plus usés qu'Emil – mais aussi retors que lui. Ils empilaient les manteaux, les pantalons, les robes, toute une garde-robe en fait, sous l'œil blasé des officiers SS, en fouillant discrètement dans les poches. Sans succès. On était passé par là, déjà, la cueillette avait été faite en amont, par les officiers responsables de la réception des convois. Et eux-mêmes ne récoltaient rien de précieux. Une montre, parfois, un portefeuille, des photos. De la camelote.

Curieusement, Emil fut le seul à l'apercevoir, le Paolo Soprani, sous une pile de valises que les nouveaux venus avaient abandonnées, bousculés par les gardiens, effrayés par les aboiements des chiens. Le voyage avait été tellement long et pénible jusqu'à la *Judenrampe* de Birkenau. Le reflet du soleil sur le clavier de l'instrument, un éclat de lumière venu le frapper droit dans l'œil. Emil s'était avancé discrètement en faisant semblant de récupérer des vêtements. Précaution inutile, les officiers

l'ignoraient. Le propriétaire de l'accordéon ? Disparu, évidemment, sans avoir pu conserver son instrument. Un miracle, tout de même, qu'il ait pu le garder avec lui pendant tout le voyage.

Emil couvrit le *gormonya* d'une longue chemise, en glissa trois ou quatre autres par-dessus, et réussit à rapporter le tout au camp familial des Tsiganes. Accueilli en héros, le jeune Emil, quand on découvrit le butin. Les enfants valsaient autour de lui comme s'il avait gagné à la loterie. Vaniteux, Emil. Il n'allait pas se priver de son heure de gloire. Avant même de réparer l'instrument, il joua quelques notes, puis se risqua sur un morceau plus long. Une longue plainte tzigane que son père lui avait apprise au cours des voyages de sa *kumpania*. Emil et sa famille appartenaient aux Kalderasha, des Roms spécialisés dans la fabrication et la réparation de chaudrons. Depuis toujours, ils parcouraient la Roumanie de long en large. Au début de la guerre, à la suite d'une rafle de la police, Emil fut séparé de sa famille immédiate, dont il ignorait aujourd'hui le sort.

Le Paolo Soprani sifflait de partout, mais tenait la route quand même. Soudain, une ombre apparut devant le jeune musicien.

— Tu sais combien on peut en tirer ?

Emil Rosca releva la tête. Martin Hofbauer, debout devant lui. Un Sinto à la musculature imposante, originaire du nord de l'Allemagne. Un marchand de chevaux qui s'était empressé de faire copain-copain avec les SS dès son arrivée au camp. Depuis, le maquignon appliquait la loi et l'ordre, il faisait respecter les règlements, « ses » règlements, en réalité. Pour sa participation à l'invasion de la Pologne, dans la Wehrmacht, on l'avait décoré de la Croix de fer. Mais une fois le décret sur les Tsiganes allemands signé par Heinrich Himmler, en décembre 1942, on était venu le chercher dans son bataillon pour

l'envoyer directement à Auschwitz. Sur sa chemise, il portait fièrement sa médaille, cet abruti.

Emil n'hésita pas une seconde.

— Le *gormonya*, c'est à moi. Je le garde.

Il lui en fallait du courage, à Emil, pour répondre ainsi à Hofbauer. Il l'avait vu, déjà, défoncer la tête d'un détenu pour lui piquer son tabac – sous le regard amusé des chefs de *kommandos*, des prisonniers de droit commun qui surveillaient le travail des détenus. Emil ne faisait pas le poids, même en temps normal. Et ici, au camp, avec ses quarante-cinq kilos, encore moins. Le petit Emil, qui n'avait jamais donné un seul coup de poing de toute sa vie.

Mais, au moment où Hofbauer allait le frapper et s'emparer du Paolo Soprani, une main se posa sur l'épaule du colosse. Un homme délicat, malingre, souffreteux. Encore plus petit qu'Emil. Hofbauer n'allait en faire qu'une bouchée, Emil en était certain. Mais le type, qu'Emil voyait pour la première fois, lança en romani :

— Il appartient à la famille de Luca le Stevosko.

Hofbauer hésita. Il avait perdu de son assurance, le Sinto. La déclaration du freluquet lui engourdisait les membres, on aurait dit. Sa musculature, comme prise dans un bloc. Ses gros bras, inutiles, tout à coup. Il maugréa quelque chose, puis vira les talons sans plus de cérémonie. L'inconnu, l'ange gardien, le délicat, s'éloigna à son tour. Emil se sentait doué d'une force prodigieuse malgré sa maigreur. Il bomba le torse. Serra l'accordéon contre lui. Il en avait la preuve, encore une fois : tous les Hofbauer de la terre ne pouvaient rien contre un descendant direct de Luca le Stevosko.

L'ancêtre d'Emil s'était battu aux côtés de Mihail Kogalniceanu, l'homme d'État roumain qui contribua à l'abolition de l'esclavage des Roms, en 1856. Depuis ce jour, les Tsiganes vouaient à sa famille un respect sans

borne. À titre de *bulibasha*, ou chef de la communauté, Anton Rosca, le père d'Emil, dirigeait la *Kris romani*, le conseil tribal des Roms de Valachie. Sa réputation s'était répandue à la grandeur de l'Europe. Même à Auschwitz, les Kalderasha, les Lovara et les Tshurara respectaient l'autorité de la famille Rosca. Emil venait d'en avoir la preuve, de nouveau.

Le *Zigeunerlager*, un monde privilégié. Au BIIe, l'internement se faisait en famille, et sans uniforme de prisonnier. Près de cinq mille Roms, en tout. Les SS ne les avaient pas éparpillés, curieusement, pour une raison qu'Emil ignorait. On y mettait à profit leurs compétences. Les Kalderasha, forgerons de métier, s'occupaient de l'entretien des fils barbelés. D'autres, comme Emil, travaillaient pour le *Effektenkammer*. On parlait même d'un jardin zoologique, à Buchenwald. Un ours y était soigné et entretenu par un Tsigane.

Ici, à Auschwitz, on ne les battait jamais, les *Zigeuners*. Dans le reste du camp, par contre, l'enfer. Emil savait que les juifs et les politiques, les « Triangles rouges », étaient jaloux des Tsiganes et leur en voulaient pour ce traitement de faveur. Des bagarres éclataient entre les détenus. Les Tsiganes n'avaient pas qu'à se défendre contre les gardiens SS, il fallait aussi qu'ils se méfient des autres prisonniers.

Très souvent par contre, les *gadjé* venaient se mettre le nez, là, le long du mur, pour les observer, les Tsiganes. Des adultes privés de leurs enfants, de leurs femmes, des êtres émaciés que les cris et les rires des bambins roms faisaient mourir tous les jours – en plus du travail forcé. Une petite mort qui les préparait à la grande, si on peut dire. Emil les voyait errer dans le camp, ceux qu'on appelait les « musulmans », les affamés, qui n'avaient même plus la force de respirer. Par rapport au sort de

ces misérables, les Tsiganes avaient l'impression d'être en vacances.

Le *Zigeunerlager*, une sinécure.

Ou presque.

Le printemps précédent, plus de mille Tsiganes avaient été gazés pour prévenir une épidémie de fièvre typhoïde.

— Donne-moi ton accordéon.

En silhouette, dans la porte de la baraque, Otto Schwarzhuber, le fils du *SS-Obersturmführer*. Six ans, qu'il avait, Otto. Tous les jours, l'enfant quittait les bâtiments de la *Kommandantur* et se baladait au milieu des prisonniers, histoire de prendre l'air. Le secteur des fours et des chambres à gaz lui était interdit d'accès, les gardiens y veillaient, mais pas le reste de Birkenau. Les détenus le connaissaient, on le saluait bien bas, le fils de l'un des officiers les plus importants du camp après le *SS-Obersturmbannführer* Rudolf Höss. Sa maman l'accompagnait, parfois. Une dame à l'allure sévère, en tailleur sombre. Chignon et lèvres retroussées. Très portée sur les bonnes manières. Quand Otto mettait le pied dans la boue, elle le réprimandait devant les prisonniers, médusés.

Le plus souvent, cependant, Otto se débrouillait tout seul. Pour éviter que les nouveaux SS, ceux qui venaient d'être affectés au camp, le confondent avec un jeune prisonnier et l'envoient prendre une « douche », lui aussi, sa mère lui avait accroché une pancarte autour du cou, à l'aide d'une lanière de cuir : JE SUIS LE FILS DU *SS-OBERTURMFÜHRER* SCHWARZHUBER !

Depuis près d'un mois, l'enfant prenait plaisir à venir écouter Emil jouer des airs tsiganes.

Ce jour-là, quand Emil eut fini son morceau, Otto tendit la main. Redemanda l'accordéon.

Emil refusa d'un signe de tête. Bien entendu, si Otto en faisait la demande par le biais d'un kapo, adieu le précieux instrument.

Mais Otto ajouta :

— Ton accordéon en échange de ça.

Il indiquait l'affichette. Emil éclata de rire. Otto esquissa un sourire, lui aussi. Emil ne l'avait jamais vu s'esclaffer. Il n'avait pas le bonheur facile, ce petit Allemand. À cause de sa mère, probablement, qui semblait tellement austère. Chez les Tsiganes, les enfants étaient traités comme des rois. Ils faisaient ce qu'ils voulaient, n'importe quand. Emil le plaignait, ce malheureux, qui ne riait jamais. Lui et les autres enfants des officiers. Alors que les petits Roms couraient dans tous les sens et mettaient un peu de vie dans ce cloaque. Les autorités du camp semblaient l'apprécier. À la fête de Noël, les SS leur apportaient des cadeaux. On leur chantait *Stille Nacht, heilige Nacht...* Des étrennes à leurs mères, à leurs grandes sœurs aussi. Plusieurs officiers avaient des liaisons avec elles. Et quand Emil jouait de l'accordéon, ils tendaient l'oreille, les SS. Ils se planquaient derrière les enfants et restaient là, sans bouger. Le jeune Tsigane n'était pas un virtuose, mais qui irait se plaindre ? À Auschwitz-Birkenau, la compétition était nulle.

— Des enfants heureux ! Quelle joie !

Le petit Otto se retourna vivement. Derrière lui, le docteur Josef venait d'apparaître. Un sourire épanoui, un regard chaleureux. Le médecin lui passa la main dans les cheveux, alors que les enfants du campement accouraient, avertis par la voix enjouée du médecin. Chaque fois, le même enthousiasme. Oncle Josef, comme on l'appelait, sortait des bonbons de sa poche et les enfants se précipitaient vers lui. Ils se pendaient à son cou, réclamaient, eux aussi, des friandises. Le fils du *SS-Obersturmführer* était jaloux, à sa manière. Emil,

lui, à dix-sept ans, se sentait trop vieux pour s'amuser de ces pitreries. Et puis le docteur Josef, il s'en méfiait. Des histoires circulaient sur son compte. S'il les aimait tant, les enfants tziganes, c'est qu'ils lui étaient très utiles. Derrière les portes du Block 10, sa clinique du *Stammlager*, il s'en passait des choses. Des expériences un peu étranges, pour le bien de la science, disait-on. Il semblait particulièrement fasciné par les jumeaux. À l'arrivée des convois, le docteur Josef se tenait là, debout sur le quai, un peu à l'écart, pour les repérer, les sélectionner, en fait. Il ne laissait rien passer. Dès qu'il avait repéré des patients prometteurs, il leur faisait ouvrir la bouche, leur tâtait les bras, la tête – à cause des poux, peut-être. Et si la livraison faisait l'affaire, allez, hop, au labo ! Devant les chambres à gaz, il faisait le tri, là aussi. Ceux qu'il réservait pour la dissection, il les marquait à la craie, afin que les membres du *Sonderkommando* sachent les reconnaître et leur évitent la crémation.

Jusqu'à maintenant, le médecin avait ignoré Emil, mais ce jour-là, il lui fit signe d'approcher. Emil obéit nerveusement, serrant son accordéon contre lui. Sortir du lot, à Auschwitz, c'était s'attirer des ennuis. Peut-être même la mort. D'autant plus que le docteur était accompagné de Hans Leibrecht, un médecin lui aussi, dont le regard effrayait Emil. Si l'oncle Josef semblait rassurant, le docteur Leibrecht, lui, avec son visage anguleux, ses gestes brusques, avait le don de faire fuir les enfants. Heureusement, le docteur Josef était souriant pour deux, et il sentait si bon.

— Demain, tu déménages au Block 10, lança-t-il à Emil.

Il souriait toujours, comme si ce déménagement était le plus beau des cadeaux, ou un privilège exceptionnel. Pourtant, Emil n'avait pas envie de bouger. Impossible de refuser, bien entendu. Le docteur Josef perçut

son inquiétude. Il ajouta, en jetant un regard à son collègue :

— Tu peux apporter ton accordéon.

Comme les prisonniers qui l'accompagnaient, Emil Rosca n'avait jamais rien vu d'aussi blanc. Des lits placés les uns à côté des autres, où dormaient des détenus, jeunes pour la plupart. Il reconnut des Tsiganes. Des juifs aussi. Des infirmières portaient un châle immaculé, on aurait dit des anges. Quelques instants plus tôt, le camion avait débarqué les détenus devant le Block 10, transformé en laboratoire médical, où ils se trouvaient maintenant. Une dizaine d'enfants, dont deux paires de jumeaux. Emil venait pour la première fois au camp principal, qu'on appelait également *Stammlager*. Les installations les plus anciennes, qui abritaient les bureaux de l'administration. Depuis l'internement d'Emil, on avait terminé la construction de Birkenau, à trois kilomètres au nord-ouest, là où était situé le camp familial des Tsiganes.

Une prisonnière, Dina Gottlieb, dessinait un pied sur une tablette posée sur un pupitre d'artiste. Elle ne broncha pas quand Emil – son accordéon en bandoulière – et les autres traversèrent la salle. Une main se posa sur son épaule, celle du docteur Josef, qui l'entraînait déjà dans une autre section du Block. Emil se laissa guider jusqu'au bout de la rangée de lits, déçu de se voir ainsi isolé. L'attitude du médecin n'annonçait rien de bon.

— L'opération aura lieu demain. D'ici là, tu vas dormir, lui dit le docteur Josef.

Emil avait envie de lui répondre qu'il n'était pas malade, qu'il se sentait un peu faible, mais c'était tout à fait normal compte tenu des circonstances. Quelques bons repas, deux, trois jours de repos, et il n'aurait pas besoin de cette opération, quelle qu'elle soit, il en était certain.

Le docteur Josef lui fit prendre place sur le dernier lit. Un infirmier lui ordonna d'enlever ses vêtements, d'enfiler cette jaquette, là. Le tissu était rugueux mais propre, aussi blanc que le reste. Des taches de sang, il en restait, mais elles étaient pâles, presque invisibles.

Un râle se fit entendre derrière lui. Emil se retourna. Dans le lit voisin, une forme. Un enfant, dont il ne voyait qu'une touffe de cheveux surgir des draps.

— Samuel. Il a été opéré ce matin par le docteur Leibrecht. Ça s'est très bien passé, tu vois ? Tu n'as rien à craindre.

Emil avait envie de hurler mais il n'osa pas. Le docteur Josef posa son accordéon sur la table de chevet. Il fouilla dans ses poches et en sortit une friandise, qu'il remit au Tsigane. Il le regarda pendant un long moment, songeur, et ensuite quitta les lieux, soudain plongés dans la pénombre.

Puis le silence.

Rompu par le sifflet d'un train, tout près.

Emil ne pouvait pas dormir. Cette opération ne lui disait rien qui vaille. Le docteur Josef, il détestait ses bonnes manières. Emil se tourna sur le côté. D'autres lits, dans la noirceur, jusqu'au fond de la salle. Le râle, encore une fois, derrière lui. Emil se retourna de nouveau et observa son voisin. Tout s'était très bien passé, avait dit, satisfait, le docteur Josef. Mais quoi, au juste ? Que s'était-il passé exactement ? Après un moment d'hésitation, Emil avança la main, secoua le jeune garçon. Celui-ci remua dans son sommeil, mais ne se réveilla pas. Il était peut-être encore sous l'effet de ces drogues qu'on donne pour endormir la douleur, songea Emil. Demain, il irait mieux, il lui parlerait, lui demanderait des détails. Et puis non, il n'avait pas la patience d'attendre. Il voulait savoir, tout de suite.

Emil avança la main encore une fois. Saisit le rebord du drap et le souleva doucement. Soudain, Samuel se

réveilla, tourna la tête vers Emil. Des yeux épouvantés.
Un regard fiévreux. Un visage exsangue. Emil poussa un
cri : de chaque côté de son visage, des plaques de sang.
Le jeune patient n'avait plus d'oreilles.